

TERRE CIEL EAU

L'Intrepid

AVENTURES

SPORTS

VOYAGES

ADMINISTRATION : 3, rue de Rocroy, Paris (X^e).

ABONNEMENTS } Paris, Seine, Seine-et-Oise : Un an, 17 fr. 50; Six mois, 9 francs.
 } Départements : Un an, 18 f.; Six mois, 9 f. 50 — Etranger : Un an, 19 f. 50; Six mois, 10 f. 50.
 On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste.

LE RHINOCÉROS DU NATAL



Jetant un cri rauque, il culbuta... (Lire page 6.)



LES GRANDES CHASSES

LE RHINOCÉROS DU NATAL

Ce jour-là, Georges Dorchamp et son hôte, Cedric Harlow, avaient battu dans ses moindres recoins le massif montagneux de Standown, l'un des plus importants du Natal.

Dorchamp, un Français de trente ans, robuste et déterminé, n'était venu en Afrique australe que pour chasser la grosse bête; quant à Cedric, solide Boer d'une quarantaine d'années, il pouvait dire, sans se vanter, que tous les hôtes dangereux peuplant les forêts et les plaines de son pays, avaient fait connaissance avec son rifle, et cela dans de fâcheuses conditions pour eux.

Néanmoins, ce jour-là, les deux hommes n'avaient pas eu la main heureuse car, à part quelques craintives antilopes, ils n'avaient pas entrevu le moindre gibier.

Le soleil qui déjà déclinait sur l'horizon, leur faisait une obligation de rentrer quoi qu'ils en eussent; aussi, marchaient-ils silencieux, maussades, ayant perdu leur bel entrain de la matinée.

Comme on débouchait sur un contrefort de la montagne, sorte de plateau rocheux où ne poussait qu'une herbe dure et glissante, Cedric Harlow gagnant l'extrême bord, s'arrêta.

— Tenez, gentleman, fit-il en montrant à son compagnon la plaine immense se déroulant à leurs pieds, voici mon domaine.

En effet, dans le lointain bleuâtre, les bâtiments de la ferme apparaissaient minuscules sous leurs grands toits de chaume.

Un instant, les deux compagnons demeurèrent là, immobiles, contemplant le magnifique panorama s'offrant à leurs regards.

Un sourd bruit de galop retentissant soudain derrière eux les fit se retourner brusquement. Un rhinocéros de grande taille, un vieux mâle à l'air farouche, dont les petits yeux luisaient comme des braises, accourait vers eux, surgissant d'un sentier voisin.

— Alerte ! cria Cedric, en saisissant son fusil qu'il portait suspendu à l'épaule par la bretelle, la damnée bête...

L'Afrikander ne put en dire davantage.

Dans le mouvement qu'il venait de faire, il avait légèrement reculé si bien que ses talons s'étaient trouvés dans le vide. Jetant un cri rauque, il culbuta, roulant sur la pente presque à pic qui continuait la plate-forme et son corps disparut dans les broussailles. Cependant Georges Dorchamp, non moins surpris que son compagnon, avait eu tout juste le temps d'exécuter un bond de côté afin d'éviter l'attaque de la brute qui le chargeait, cornes basses.

Au passage, pourtant, il envoya un coup de fusil au rhinocéros mais la balle, mal dirigée, glissa sur les côtes de l'énorme animal, labourant simplement sa peau épaisse. Néanmoins cela acheva de porter son exaspération à son comble.

Parvenu à l'extrême bord du plateau, à l'endroit même que les deux amis occupaient l'instant d'auparavant, il s'arrêta tout net, se raidissant sur ses jarrets et, avec une rapidité surprenante chez un pareil mastodonte, il fit volte-face, fonçant à nouveau sur le Français.

Alors, un étrange et terrible combat s'engagea dans cet espace étroit entre les deux adversaires. L'homme courait de droite et de gauche, ayant toutes les peines du monde à échapper à son formidable antagoniste, lequel ne le perdait pas de vue et ne se laissait dérouter par aucune de ses feintes.

Déjà, Georges Dorchamp commençait à s'essouffler.

Il lui restait bien une balle dans son fusil, mais comprenant que talonné de si près, il aurait grand-peine à recharger son arme, il ménageait son feu, guettant une occasion d'en finir.

Il venait, pour la vingtième fois peut-être, d'exécuter un crochet qui, pour l'instant, le mettait hors d'atteinte, lorsque tout à coup il sentit le sol se dérober sous ses pieds.

Instantanément il allongea les bras, cherchant un point d'appui

auquel il pût se retenir, mais il n'en trouva point et lâchant son fusil, il roula dans une crevasse rocheuse qu'un tapis d'herbes avait jusque-là dissimulé à ses regards.

Quand Georges Dorchamp encore tout ému de ce qui venait de lui arriver, put se rendre un compte exact des choses, il constata qu'il se trouvait au fond d'une étroite coupure longue de cinq à six mètres et large d'un tout au plus.

Tout à coup, une masse énorme se montra au-dessus de sa tête au ras du sol à plus de trois mètres du fond où il gisait; c'était le rhinocéros. L'animal, stupé fait de le voir disparaître ainsi et redoutant sans doute quelque piège, s'avavançait avec une extrême prudence, le mufle à ras de terre.

Bientôt, ses regards aperçurent l'homme; une lueur mauvaise, diabolique presque, flamba dans ses prunelles cependant qu'il poussait un sourd grognement de satisfaction.

— Et dire que certains naturalistes prétendent que le rhinocéros est une brute stupide et d'intelligence bornée, murmura Dorchamp. Vraiment, je voudrais les voir en tête à tête avec celui-là !...

Cette réflexion n'empêchait pas le jeune homme de trouver sa situation singulièrement précaire. Ayant constaté qu'il ne s'était rien cassé dans sa chute, il considéra son ennemi.

Celui-ci essayait maintenant de descendre dans la coupure mais nous l'avons dit, celle-ci mesurait à peine un mètre de large, aussi, le pachyderme eut-il beau s'y prendre de cent façons différentes, il ne put réussir à mener à bien son entreprise.

En désespoir de cause, il s'installa au-dessus du prisonnier, décidé selon toute apparence à attendre que celui-ci sortît de son refuge.

Cependant, Georges Dorchamp ne restait pas inactif.

Ayant constaté qu'il ne possédait plus pour toute arme que son coutelas de chasse, il se demandait avec inquiétude comment il allait se tirer d'embarras.

Il ne pouvait songer à se hisser le long des parois de l'espèce de fosse où il était enseveli et à affronter le rhinocéros à l'arme blanche. Non, il fallait découvrir autre chose.

Tout en réfléchissant de la sorte, le Français jetait autour de lui des regards circonspects.

Ce fut alors qu'il aperçut une forte branche d'arbre gisant à ses pieds; cette vue lui suggéra une idée.

Déboülant son ceinturon de cuir, il s'en servit pour assujettir solidement le coutelas au bout de la branche, de façon à former une espèce d'épieu. Après quoi, empoignant à deux mains cette arme improvisée, autant que primitive, il en frappa de toutes ses forces l'animal qui, vauté en travers de la coupure, s'offrait ainsi à ses coups.

La lame du coutelas solide et bien trempée s'enfonça jusqu'à la garde dans le ventre du pachyderme et Georges Dorchamp eut tout juste le temps de la tirer à lui.

Déjà poussant un meuglement formidable que les échos d'alentour répercutèrent longuement, le rhinocéros se redressait tandis qu'un jet de sang fusant de sa blessure inondait le chasseur de la tête aux pieds.

La lutte reprit plus enragée que jamais.

Maintenant, l'animal dans un mouvement ininterrompu de va-et-vient se penchait sur la fosse, tâchant d'atteindre son ennemi, puis se rejetait en arrière, gratifié chaque fois d'une nouvelle blessure.

Néanmoins, Georges se fatiguait; les coups qu'il portait de bas en haut épuisaient sa vigueur.

— Il faut en finir, murmura-t-il, avant peu, il fera nuit...

A ce moment, le rhinocéros enfonçait sa tête jusqu'aux épaules dans la fosse. Se ramassant sur lui-même, Dorchamp lui envoya un furieux coup d'épieu qui l'atteignit à l'œil droit.

Il y eut un bruit sec que couvrit l'épouvantable meuglement de la bête. La branche venait de se rompre et le rhinocéros, qui



L'animal dans un mouvement ininterrompu de va-et-vient.

à présent s'enfuyait, emportait le couteau fiché dans son atroce blessure.

Dorchamp perçut le sourd grondement de son galop qui s'éloignait, puis tout retomba au silence.

— Maintenant, je puis sortir d'ici, songea le Français.

A cet instant, la bonne figure de Cédric se montra au-dessus de sa tête.

Le Boer qu'un huisson épineux avait arrêté dans sa périlleuse glissade, ayant réussi à remonter sur le plateau, venait

au secours de son compagnon qu'il aida à sortir de sa crevasse.

Ce ne fut que le lendemain que les chasseurs, accompagnés de Cafres, se mirent à la recherche de leur adversaire. Ils le découvrirent enfin, mort, au fond d'une caverne. L'animal affolé par la douleur avait dû se cogner furieusement la tête contre les roches car le coutelas, brisé au ras de l'orbite, avait fini par pénétrer dans le cerveau, ce qui avait mis fin à la terrible agonie du pachyderme.

PAUL DARCY.

LES EXPLORATIONS MARITIMES ET TERRESTRES

ABEL TASMAN



Parmi les explorateurs qui ont aidé à établir la carte de l'océan Pacifique, le Hollandais Tasman occupe une place prépondérante bien qu'il soit moins connu que le capitaine Cook, dont il fut cependant le devancier.

En 1641, le gouvernement colonial néerlandais de Batavia résolut de faire reconnaître par une expédition spéciale jusqu'où s'étendait cette grande terre du sud que Dirk-Hartighs avait vue et que l'on nommait alors la Nouvelle-Hollande. Le nom d'Australie qu'elle porte aujourd'hui ne lui fut donné que bien plus tard.

Abel Janszoon Tasman, dont l'expérience et l'habileté étaient fort réputées, fut chargé de cette mission et deux navires furent mis à sa disposition. Tasman quitta Batavia le 14 août 1642 et de là gagna l'île Maurice, près de Madagascar; ensuite mettant le cap au sud-est, l'expédition cingla vers la Nouvelle-Hollande. Quand on se trouva sur son méridien, Abel Tasman donna l'ordre de remonter vers le nord.

Le 25 octobre 1642, Abel Tasman reconnaissait la côte méridionale d'une grande île à laquelle il donna le nom de Van Diémen en l'honneur du gouverneur des Indes néerlandaises. Fort justement la postérité lui a substitué celui de Tasmanie.

Comme l'expédition faisait voile vers le nord-est, elle n'explora pas le canal qui sépare l'île de la terre ferme. Huit jours plus tard une autre côte était en vue.

Les explorateurs la dénommèrent Staaten-Land, c'est-à-dire : Terre des Etats.

Un siècle et demi plus tard, le capitaine Cook y abordait à son tour et l'appelait Nouvelle-Zélande.

La première rencontre avec les indigènes fut un acte de perfidie de ceux-ci.

Un jour, l'un des lieutenants de Tasman et six matelots qui étaient descendus à terre, pour chasser et ravitailler l'expédition en viande fraîche, ne revinrent pas.

Durant quarante-huit heures, leurs compagnons explorèrent vainement les forêts environnantes.

Les malheureux étaient-ils tombés sous la griffe de quelque fauve, ou s'étaient égarés, erraient-ils mourants de faim au milieu des bois inextricables couvrant la contrée?

Tasman se perdit en conjectures car, en dépit de tous les efforts, on ne retrouvait aucune trace des disparus, lorsqu'une nuit les hommes de garde à bord du bâtiment ancré le plus près de terre entendirent des bruits confus montant de la mer.

Surpris, ils ne savaient que penser

envoyait sa décharge de mitraille au beau milieu des indigènes, dont une douzaine tombèrent pour ne plus se relever.

Les autres, terrifiés par cette voix du canon qu'ils entendaient pour la première fois, sautèrent à la mer avec la prestesse de singes.

Mais du bâtiment voisin, des chaloupes accouraient que poursuivirent vivement les fuyards.

Sur un de ces derniers que l'on captura, on trouva une croix d'or ayant appartenu au lieutenant disparu.

Aussitôt Tasman décida de faire une expédition dans les terres.

Guidé par le sauvage épouvanté, il partit avec quarante hommes.

Après une journée de marche, la petite troupe arrivait en vue d'un village dont les habitants s'enfuirent à l'approche des blancs.

Dans une misérable hutte on trouva quelques ossements près desquels gisaient un couteau et quelques boutons d'uniforme.

C'était tout ce qui restait des malheureux disparus.

Les indigènes, les ayant attirés dans un guet-apens, les avaient massacrés jusqu'au dernier, après quoi ils avaient tenté de s'emparer des navires.

Tasman rasa le village et, pour perpétuer le souvenir de ce forfait, nomma la baie voisine

baie des Meurtriers.

L'expédition, remettant à la voile, reconnut la Nouvelle-Guinée, les archipels Fidji et des Amis, puis regagna enfin Batavia où elle fut reçue solennellement.

Abel Tasman mourut au cours d'une seconde expédition, alors qu'il se proposait de reconnaître l'intérieur de la Nouvelle-Hollande.

L'œuvre de ce vaillant marin n'en est pas moins grandiose, car aujourd'hui encore, les cartes qu'il dressa font, par leur exactitude, l'admiration des navigateurs qui hantent ces régions.

Certaines sont conservées comme des reliques au grand musée de la marine britannique.

PAUL SALMON.



A ce moment, Tasman s'élançait hors d'une écouteille, la hache au poing. Le reste de ses hommes l'accompagnait...

quand brusquement des ombres surgirent, escaladant les bastingages.

Aussitôt des hurlements épouvantables emplirent l'air et plusieurs centaines de guerriers indigènes se précipitèrent sur le pont en brandissant de redoutables lances.

Les astucieux sauvages étaient venus à la nage. De là le bruit perçu par les marins.

Cependant ces derniers, déconcertés par cette brusque attaque, refluaient en désordre vers l'arrière du bâtiment.

A ce moment, Tasman s'élançait hors d'une écouteille, la hache au poing. Le reste de ses hommes l'accompagnait. D'un coup d'œil le Hollandais comprit la situation.

Courant à une caronade placée sur la loupe, il la fit pointer sur l'avant.

La minute d'après, le petit canon